

*L'île de la Tortue, berceau de la flibuste, était un paradis de la chasse et de la pêche. On y trouvait en abondance toute sorte d'oiseaux et de poissons.
(Doc. Bibl. Nat., Paris - Ph. Historama)*



Enfin des femmes vinrent

PAR GEORGES BLOND

L'histoire de la flibuste est l'une des plus étranges et des plus fascinantes qui soient dans la vie millénaire de notre civilisation occidentale. Ses personnages sont hauts en couleur, un tiers bandits, un tiers aventuriers, un tiers... héros. Violence, avidité, cruauté, ivrognerie et orgie, mais aussi intrépidité, générosité, fraternité, exploits maritimes exceptionnels, ainsi se présente cette époque des XVII^e et XVIII^e siècles aux Caraïbes, avec les Frères de la Côte où nous trouvons, à côté de beaucoup de brutes cupides et sanguinaires, quelques aventuriers à l'audace intelligente. Georges Blond a parfaitement compris et présenté ce mélange dans son Histoire de la flibuste (Stock), en soulignant notamment « ses prolongements militaires, politiques, économiques, scandaleux, qui atteignent jusqu'aux plus hauts personnages des cours et gouvernements de l'Europe et de l'Amérique ».

Mais il est un problème dont il faut aussi parler — ce que va faire, ci-dessous, avec brio, Georges Blond — : ces gaillards de flibustiers avaient bien besoin de femmes. Les indigènes des îles ne suffisaient pas à assurer le repos de tels farouches guerriers. Alors, on en fit venir à la Tortue. Et leur arrivée ne fut pas du tout ce que l'on peut imaginer...

Pendant les derniers mois de l'année 1665, les disputes et les rixes devinrent plus nombreuses dans les tavernes de la Tortue ainsi qu'à la fin des grossiers festins au retour des expéditions. On percevait une tension, comme en provoquent parfois les taches solaires.

En général, tout commençait par une simple allusion qui soulevait des rires, et suivaient des plaisanteries d'une salacité inimaginable. Puis un flibustier se mettait à expliquer ce qu'il ferait, lui, quand arriveraient les filles, ce qu'il ferait avec celle qu'il choisirait, ceci et cela,

toute la nuit et toute la journée, tous les jours de la semaine et aussi le dimanche, et une femme ne lui suffirait pas, il lui en faudrait plusieurs, et à mesure que cet homme-là parlait, son rêve lubrique perdait toute limite, il jaillissait de plusieurs années de refoulement comme l'eau d'un égout crevé et à ce moment des copains ne pouvaient supporter de se taire, eux aussi voulaient une femme et plusieurs femmes et toutes les femmes qui arriveraient par le navire venant de France, et c'est ainsi que ces égarés finissaient par furieusement se quereller et se battre. Le bateau de filles n'avait

pas encore quitté La Rochelle.

Mais il arriverait. M. d'Ogeron l'avait promis, juré. Bertrand d'Ogeron, seigneur de la Bouère, en Anjou, encore un cadet, avait pris possession de son poste de gouverneur de la Tortue, non plus au nom du roi de France, mais comme administrateur, délégué par la Compagnie des Indes occidentales.

Comme Jérémie du Rausset, Bertrand d'Ogeron avait tâté de la flibuste avant de faire carrière. Naufragé sur la côte orientale de Saint-Domingue, capturé par les Espagnols avec d'autres rescapés, il avait été employé à des travaux de fortifications. Ceux-ci terminés, afin d'éviter toute fuite de secrets militaires, l'ingénieur avait fait égorger les travailleurs. Quelques-uns purent s'enfuir, dont Bertrand d'Ogeron, qui rallia la Tortue. « C'est un des nôtres, disaient les flibustiers, c'est un vrai Frère de la Côte. »

Incontestablement, Bertrand d'Ogeron a dans l'ensemble favorisé les expéditions flibustières, même avant 1667, année où la guerre reprit entre la France et l'Espagne. Cependant, il voulut aussi stabiliser la population de la colonie. « Je vous ferai venir des chaînes de France. » Ces chaînes, c'étaient ces femmes, dont il avait commandé un bateau. Son envoyé était revenu avec une assurance formelle. « Elles seront ici dans un mois ou deux. » Le temps de les réunir et d'opérer un tri.

Voyage gratuit et un domicile

Elles s'embarquaient avec deux garanties : voyage gratuit et un domicile à l'arrivée. Elles se savaient destinées à devenir épouses de colons. Les hommes qui les attendaient ne comptaient pas voir arriver des vierges timides et d'ailleurs ils se moquaient de toute espèce de

virginité. Les rapports de police concernant les cent cinquante femmes de cette première immigration disaient très clairement qu'il s'agissait de prostituées de bas étage et de filles condamnées pour vol.

Rien n'est dit sur leur état sanitaire et on ne possède non plus aucun renseignement sur ce que fut la traversée. Ce qu'on sait sur d'autres transports du même genre qui eurent lieu plus tard, par exemple pour procurer des épouses à des *convicts* d'Australie libérés, permet de penser que le capitaine fit tout pour maintenir une discipline de fer, mais qu'il ne réussit qu'à moitié. Le voyage était long, la promiscuité étroite. Les prostituées appréciaient peut-être comme un repos d'avoir à se passer d'hommes pendant quelques semaines, mais les filles tout juste tirées de prison souffraient certainement mal de ne pouvoir échanger que des regards et des paroles avec les matelots, il eût fallu un équipage de femmes, et encore ! On peut être certain que le capitaine vit avec soulagement poindre à l'horizon les îles du Vent, marche des Caraïbes.

Les passagères, certaines l'ont dit, étaient possédées d'une grande curiosité et d'un grand espoir. Changer de vie, redevenir une femme honorable, il est bien peu de déchuës qui n'aient caressé ce rêve. Celles-ci avaient saisi l'occasion inespérée, prenant des risques, preuve qu'elles n'étaient pas si mauvaises ; d'ailleurs qui est vraiment si mauvais ?

On l'a dit, la Tortue vue de la mer faisait mieux que bonne figure, c'était, comme la Jamaïque mais plus petite, une émeraude bordée de clair, et ce spectacle réjouit les arrivantes. Un peu plus tard, le bourg de Basse-Terre, si modeste pour qui venait de France et perdu là au bout du monde, refroidit un

peu l'enthousiasme et peut-être serra le cœur de quelques-unes, mais ces femmes savaient que les nécessités de la vie n'ont rien à voir avec les états d'âme.

Le vaisseau cargua ses voiles, lentement glissa jusqu'au milieu du petit port. Il n'avait pas encore mouillé son ancre qu'une foule d'embarcations l'entourait : des chaloupes, des canots et même des pirogues. Dans tous ces esquifs, des hommes. La plupart étaient très mal vêtus ou à demi nus, sur la tête un foulard ou un chapeau aux bords bizarrement découpés.

Muets et immobiles

Tous regardaient les femmes masées sur le pont du vaisseau. Ils les regardaient sans rien dire. Beaucoup avaient attendu cet instant avec un loup furieux dans leurs entrailles, c'était cet animal qui si souvent avait parlé par leur bouche. Ces hommes s'étaient dit que lorsque le navire de femmes arriverait ils ne pourraient pas se contenir, ils se jetteraient à l'abordage, l'idée de saisir une de ces proies les avait brûlés. Et maintenant le navire de femmes était là et ils se taisaient. Dans leurs embarcations, ils étaient muets et immobiles comme des statues.

Les femmes de leur côté regardaient ces hommes et elles comprirent tout de suite qu'ils ne leur faisaient pas peur. Ils étaient dans l'ensemble mieux découplés que ceux avec qui elles avaient eu affaire au cours de leur vie agitée. Sentir peser sur elles tous ces regards ne les effrayaient pas, au contraire, ils leur étaient une sorte d'hommage. Elle étaient les femmes d'un monde jusque-là sans femmes, chacune d'elles était l'Ève d'un Adam. Chacune lorgnait maintenant telle ou telle embarcation, et elles com-

mençaient à causer entre elles, à rire, à glousser.

Alors les hommes se mirent à les interpeller. Ils ne leur adressaient pas du tout des obscénités. Ils leur demandaient si elles avaient fait bon voyage, si elles étaient contentes d'arriver à la Tortue, comment elles trouvaient Basse-Terre. Elles répondirent, plus vivement que les hommes, les plaisanteries vinrent de leur côté, le ton s'éleva. Mais à cet instant arriva une demi-douzaine de grandes chaloupes portant soixante soldats de la garnison, chargés d'assurer le débarquement des passagères. M. d'Ogeron avait minutieusement organisé toute l'opération.

Les filles furent conduites vers des maisons réquisitionnées pour elles à une extrémité du bourg. M. d'Ogeron vint les voir en personne, leur dit qu'elles allaient d'abord se reposer quarante-huit heures et qu'ensuite on leur proposerait des domiciles et des maris. Qu'en attendant elles ne quittent pas leurs quartiers. Qu'elles disent si quelque chose leur manquait. M. d'Ogeron avait très bon air, il s'adressait à elles avec affabilité, il les conquit. Comparées aux locaux exigus et sombres du navire, leurs petites maisons leur étaient des palais.

Au jour dit, elles se virent assemblées sur une vaste place, au centre du bourg. C'était là que les colons se disputaient aux enchères les engagés et les esclaves. En voyant rangés autour de la place les mêmes hommes qui les avaient attendues sur le port, elles comprirent de quoi il retournait. Il n'y eut que quelques murmures. Le vin était tiré, il fallait le boire et d'ailleurs tout se passa vite et d'une manière qui n'était pas tellement déplaisante pour les intéressées.

Elles étaient une marchandise

— pour beaucoup elles n'avaient jamais été que cela — mais qu'on se disputait à prix d'or. Le lieutenant de la garnison faisait avancer ces dames l'une après l'autre vers le centre de la place, prenant chacune par la main un peu comme s'il l'invitait à danser. A peine ainsi en vue, chacune était l'objet d'enchères si rapides et si flatteuses que les premières n'en crurent pas leurs oreilles. Il n'y avait pas de mise à prix, les amateurs lançant eux-mêmes un chiffre, parfois énorme dès le début car jouait non seulement le désir d'avoir une femme, mais celui d'éblouir, si habituel aux flibustiers. C'étaient ceux-ci qui, bien plus que les colons, poussaient les enchères. Les semaines précédentes avaient été bonnes pour les chasseurs de galions et beaucoup n'avaient pas tout dépensé en beuveries et au jeu, pensant à cette cargaison de femmes annoncée.

Certaines de ces femmes n'étaient ni jolies ni jeunes mais, le fait est attesté par tous les contemporains, même les moins attrayantes trouvèrent preneur à des prix très élevés. Chaque femme acquise, son acquéreur l'emmenait, traversant la foule qui regardait en silence le couple s'éloigner. En silence, car les nouveaux maris n'étaient pas hommes à supporter la moindre plaisanterie.

Des unions légales

Ces unions étaient, en principe, enregistrées à l'état civil de la colonie. Quant au sacrement religieux, certains couples le reçurent d'autres non. Peu de flibustiers étaient tout à fait mécréants catholiques et huguenots priaient ensemble avant leurs expéditions de piraterie des catholiques alors se confessaient et communiaient mais le mariage religieux n'avait pas pour ces hom-

mes l'importance qu'il a eue en Europe par la suite.

Acheter sa femme, le fait n'est nullement exceptionnel dans l'histoire des sociétés. L'exceptionnel était la qualité de ces nouvelles épousées, leurs antécédents. Or il a été prouvé, attesté sans exception que presque toutes ces unions furent heureuses, ou du moins sans histoire. Les femmes se montrèrent des épouses fidèles — c'était d'ailleurs plus prudent — et eurent des enfants qu'elles élevèrent bien.

Le gouverneur de la Tortue avait recueilli l'argent des enchères pour couvrir les frais du transport des immigrantes. L'opération fut si rentable que, peu après, la Compagnie des Indes occidentales la recommença à son profit.

Il y eut plusieurs importations semblables, puis, un peu plus tard, arrivèrent d'autres femmes ayant voyagé à leurs frais et qui n'étaient pas à vendre comme épouses. C'étaient des putains en exercice, non repenties, qui avaient appris que des femmes blanches vivaient sans dommage à la Tortue et qui s'étaient dit que les hommes de cette île, mariés ou non, ne devaient pas être ennemis de quelque distraction.

Une conduite honnête

De ces filles vinrent d'Europe et d'autres d'îles déjà colonisées, indigènes ou métisses. Des intermédiaires ingénieux aidèrent cette importation, fondèrent à la Tortue des bordels, moins minables que les tavernes des origines, une sorte de société occidentale fut reconstituée. Mais l'Histoire n'a retenu que les premières arrivées, les épouses achetées à l'encan, se conduisant, sauf exceptions rarissimes et rudement sanctionnées, en femmes honnêtes.

Étant donné leurs origines et le milieu où elles vivaient, leur conduite n'était pas compassée. Anne «Dieu le Veut», ainsi nommée parce qu'elle répétait volontiers ces trois mots, Bretonne de naissance, était l'épouse de Pierre le Long, flibustier. Tandis que son mari courait l'Espagnol, elle alimentait le garde-manger familial en chassant le sanglier et le bœuf sauvage. Quand elle devint veuve, accident fréquent chez les épouses de flibustiers, les prétendants se présentèrent aussitôt, les femmes étaient encore rares à la Tortue. Elle les éconduisit, ayant décidé de vivre seule avec ses enfants.

Son plus proche voisin était un Frère de la Côte de grande réputation nommé De Graf. Un jour, cet homme, à propos d'un différend de voisinage, tint sur Anne des propos qu'on lui rapporta et qu'elle trouva offensants. Il la vit arriver chez lui, un pistolet au poing.

— De Graf, nous nous battons en duel.

Elle était belle, ainsi irritée. De Graf, détournant le pistolet, l'embrassa. Ces deux-là se marièrent et eurent des enfants dignes d'eux. Leur première fille, demandée en mariage par un garçon qui ne lui plaisait pas, dit non. Il insista, elle dit non, il insista encore. Comme avait fait sa mère, elle vint avec un pistolet.

— Vous m'insultez. Battons-nous.

Il refusa le duel et la laissa en paix.

Tout compte fait, l'introduction des femmes à la Tortue marque un tournant dans l'histoire de cette île, la fait un peu accéder à ce qu'il est convenu d'appeler civilisation. Les mœurs locales s'adoucissent, on voit moins de rixes, moins de meurtres. Les femmes vont exiger un peu plus de confort, les échanges commerciaux s'intensifient avec l'Europe

qui envoie des vêtements, des meubles, des objets ménagers en échange du tabac et d'autres produits agricoles — en échange aussi d'objets de butin car la flibuste continue. Bertrand d'Ogeron, toujours dans l'intention de stabiliser, exige que tout négociant exerçant sa profession dans l'île y possède une habitation, et il veut que tous les colons élèvent du bétail : bœufs, porcs, moutons, poules d'Inde et poules communes, une énumération détaillée est spécifiée dans les ordonnances.

Les flibustiers, bien qu'un peu civilisés par leurs épouses — ceux qui en ont une — forment toujours une caste à part et les remontrances des épouses — de celles qui ont voix au chapitre — ne peuvent retenir ces hommes de se jeter dans l'orgie au retour de ces expéditions où, chaque fois, ils risquent leur vie. Ils s'y perdent peut-être un peu moins qu'avant, ils ne s'y ruinent plus tout à fait, mais il leur faut ce défolement, cette secousse, après la tension de l'aventure. Le peuple honnête de la Tortue écoute sans rien dire les vociférations qui, longtemps dans la nuit, montent des tavernes et des bordels.

Georges BLOND ■

« Le triste embarquement des filles de joie de Paris ». C'est en 1665 qu'un premier groupe de prostituées et de voleuses fut envoyé dans l'île de la Tortue. Ces femmes furent « attribuées » aux boucaniers et se comportèrent généralement comme de bonnes épouses. (Lauras-Giraudon)



A Dieu l'adieu de Tanus,
 Apotiquins nos bons amis,
 Vous perdez tous vos pratiques
 Car nous allons à l'Amérique.

A dieu Frater de Charon,
 La vantouse et la bouge,
 Razoins, l'oncette, et l'écure,
 Et vos vieux remèdes pour...

On vous jette comme paille,
 Tant d'or, de poils, et d'emplâtre,
 Et tous vos instruments chirurgicaux,
 Qui nous faisaient à tous souffrir mille maux.

A, que garçons de cette ville,
 Se daté de qui l'honneur gentille,
 Nous aimont tous si tendrement,
 Nous vous quittent prouvenez est.